

## ABBÉ HENRY

VALPELLINE



Né à Courmayeur au milieu des montagnes, n'ayant jamais eu d'autres spectacles sous les yeux, j'ai toujours aimé les montagnes. Me demander donc pourquoi j'aime les montagnes c'est comme demander à celui qui est né au bord de l'eau pourquoi il aime la mer : il sera bien embarrassé à vous répondre.

Mon père Gratien était guide. Tout enfant, quand je le voyais revenir de la montagne avec cordes, piolets et messieurs, ça me donnait une envie folle d'aller moi aussi en montagne. Et je me promettais bien à moi-même de le faire aussitôt que j'aurais pu être maître de mes actes.

Mes premières ascensions, étant séminariste, je les ai faites presque toujours tout seul, parce que je ne trouvais pas des compagnons... sem-

J'ai prié plusieurs fois, de ce temps là, des guides de Courmayeur de me mener avec eux dans quelque ascension comme au Mont Blanc, à la Grande Jorasse, mais je n'ai jamais pu obtenir rien.

Étant vicaire, j'ai fait l'ascension des plus hautes cimes du pays d'Aoste: Mont Blanc, Cervin, Grand Combin etc... Depuis que je suis curé, j'ai fait l'ascension de beaucoup de cimes plus basses. Je vais rarement deux fois sur la même cime, je préfère une pointe nouvelle.

J'avoue ingénument que les grandes ascensions me faisaient peur tout d'abord; ces parois verticales de rochers, ces crevasses béantes étaient souvent devant mes yeux; la veille des jours que j'ai fait le Mont Blanc et le Cervin, je dormis peu: je rêvais que j'allais dégringolant d'une roche ou tombant dans une crevasse. Aujourd'hui ces peurs sont passées, les dangers ne se présentent plus même à l'esprit; l'unique chose qui vous préoccupe c'est de savoir si on pourra réussir l'ascension ou non.

A force de courses, on acquiert un pied sûr, solide, sans tremblement et une grande connaissance de l'endroit parcourable d'une montagne.

Pourquoi est-ce que je gravis une cime? Vraiment, je ne le sais. Il me semble que c'est pour le plaisir de la gravir et un peu aussi pour ajouter une notion nouvelle à mes con-

naissances alpinistiques. Ce n'est certes pas pour jouir du panorama: une fois qu'on en a vu un très étendu, on les a vu tous, car ils sont toujours plus ou moins les mêmes. Ce n'est pas non plus pour la gloriole: car lors même que personne ne le saurait, j'aurais le même plaisir à gravir une pointe. Il me semble que c'est la montagne pour la montagne. Lorsque je suis arrivé au sommet, lors même que je ne verrai rien, lors même que je ne pourrai m'arrêter que quelques secondes et que le temps serait affreux, pour moi la satisfaction est égale; j'ai eu le plaisir de me frotter un instant avec la montagne, j'ai surmonté des difficultés, je suis arrivé, j'ai réussi. Tout est là.

En montagne, je n'aime pas à avoir beaucoup de compagnons: un seul, tout au plus deux. Plus l'on est, moins je jouis; moins l'on est, plus je jouis. Quand je suis tout seul, qu'aucun ne me pousse à aller plus vite ou plus doucement, qu'aucun ne me distrait et ne détourne le cours de mes idées, alors la satisfaction est complète. Il me semble qu'il faut être tout seul pour percevoir le langage de la nature: elle parle très bas: s'il y a trop de bruit, beaucoup de mots vous échappent.

Je n'aime pas non plus à être pressé: j'aime aller lentement et savourer goutte à goutte l'ascension. Je ne regarde l'heure qu'il est, que pour pouvoir me régler à échapper à temps

de la montagne afin de n'être pas obligé de faire un bivouac nocturne.

On passe quelquefois en montagne de mauvais moments. Il y a certains bouts où l'on voit la mort à côté de soi, où elle vous souffle sous le nez sa froide haleine. Sur le moment on se dit: si je puis cette fois me tirer sain et sauf d'ici, la montagne ne m'attrapera plus. Puis, quand tout danger est passé, quand on est de nouveau en sûreté, on se rit de la peur que l'on a eue et l'on se surprend à méditer une ascension nouvelle.

J'ai résolu de faire tous les étés, jusqu'à la fin de ma vie, au moins une ascension par an.

L'alpinisme est entré maintenant dans mes habitudes: c'est un besoin pour moi. Si je ne puis pas faire de temps à autre une course harassante de 24 heures de suite, je deviens malade: c'est ma cure de santé, ma soupape de sûreté.

A ma manière de voir, le plus qu'on jouit de l'ascension, c'est après qu'on l'a faite et non au moment où on la fait. On est alors absorbé de toute autre préoccupation: la crainte de ne pouvoir réussir, les difficultés, les dangers multiples... tout cela vous met sur un qui-vive perpétuel et vous enlève une bonne partie de la jouissance. Ce n'est qu'après qu'on est retourné chez soi, qu'on est béatement assis dans un demi-sommeil à rêvasser sous quelque ombrage,

qu'on peut savourer à son aise la chose faite: alors tous les détails vous reviennent: détails de la montagne, détails de vos différents états d'âme, détails du panorama: la jouissance est complète n'étant plus mêlée d'aucune crainte.

La grande majorité de mes ascensions ont toutes été faites sans guides ni porteurs et comme l'escargot qui porte tout sur son échine. J'envie quelquefois les Messieurs qui vont bien sans guides ni porteurs mais qui se font porter jusqu'au pied de la montagne tente, cordes, provisions et toute la boutique. J'ai toujours tout porté sur mon dos depuis le commencement de la course jusqu'à la fin. Aussi les excursions me coûtent-elles très peu. Je ne pourrais du reste pas les payer au tarif: Grand Combin, Vélan, Dent d'Hérins... ça m'a coûté 4, 5, 6 francs chaque montagne. Si j'étais riche et maître de mon temps, je pourrais certainement faire beaucoup plus d'ascensions.